

## Communication de Madame Madeleine BERTAUD



Séance du 20 octobre 2006



### Bassompierre et la Lorraine d'après le Journal de ma vie

«Le maréchal de Bassompierre estoit d'une bonne maison entre la France et le Luxembourg : la plupart des lieux de ce pays-là ont un nom allemand et un nom français : *Betstein* est le nom allemand, et Bassompierre le françois». <sup>[1]</sup>

François de Bassompierre, familier de Henri IV, proche de Marie de Médicis, puis honoré de la confiance de Louis XIII avant d'être embastillé par la volonté de Richelieu le 25 février 1631 <sup>[2]</sup> (moins de trois mois après la Journée des dupes), est bien connu par l'*Historiette* que lui a consacrée Tallemant des Réaux. Celui-ci n'était pas spécialement inspiré par la sympathie : il n'hésita pas à prétendre que ce grand soldat, justement élevé le 12 octobre 1622 à la dignité de maréchal de France, «n'a[vait] jamais passé pour brave». <sup>[3]</sup> Conformément à son humeur, il privilégia ce que le personnage avait de piquant : ses amours et ses bons mots. Bref ses pages, écrites en 1657-58, huit ou neuf ans après la mort de Bassompierre, <sup>[4]</sup> sont à prendre avec prudence. Pourtant leur *incipit*, dont j'ai fait le mien, fournit une information qui pourrait ouvrir une biographie : <sup>[5]</sup> l'appartenance du personnage à la Lorraine.

Cette Lorraine, qu'il quitta pour Paris en octobre 1598, âgé de dix-neuf ans, est singulièrement présente dans le *Journal de ma vie*, rédigé à la Bastille entre 1634 et 1640. L'apparence du journal est donnée, sur le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale de France, <sup>[6]</sup> par les indications d'année et de mois figurant en marge de chaque feuillet, au recto et au verso, mais les événements ont été rapportés a posteriori, ce qui rattache l'ouvrage au genre

des Mémoires, sauf pour la période 1637-1640 pendant laquelle, ses souvenirs épuisés, le prisonnier ne put que consigner les nouvelles qui lui parvenaient, à la manière d'un diariste.

Le *Journal* connu, sous le titre «Mémoires», de nombreuses éditions, depuis celle de Cologne en 1665<sup>[7]</sup> jusqu'à celle, expurgée, de l'abbé Postel en 1856,<sup>[8]</sup> en passant par la collection bien connue de Michaud et Poujoulat (1837).<sup>[9]</sup> L'engouement des libraires permet d'assurer qu'elles ne manquèrent pas de lecteurs, mais toutes présentent un gros défaut : pour celle de 1665, d'avoir été établie, non d'après le manuscrit original, mais d'après une copie très fautive ; pour les autres, de l'avoir suivie, à moins qu'elles n'aient suivi d'autres copies, non moins fautives. C'est pourquoi la Société de l'Histoire de France demanda au marquis de Chantérac, apparenté aux descendants des Bassompierre, de fournir une nouvelle édition, à partir du manuscrit autographe. Celle-ci parut entre 1870 et 1877<sup>[10]</sup> : un ouvrage savant, mais comme tous les éditeurs de Mémoires du XIX<sup>ème</sup> siècle, son auteur considérait que le genre était destiné à «servir à l'histoire» : il s'attacha plus à la vérification des faits et des dates qu'à la restitution du texte, qu'il modernisa systématiquement ; et il ne s'intéressa pas à son aspect littéraire. Les historiens ont appris depuis à prendre leurs distances avec des écrits subjectifs par nature, soumis de surcroît aux défaillances de la mémoire.

Cependant les travaux qui ont été accomplis ces dernières décennies par les chercheurs en littérature, notamment dans le groupe fondé à Strasbourg par Noémi Hepp, auquel j'ai activement participé,<sup>[11]</sup> ensuite, toujours à l'Université de Strasbourg, par Gilbert Schrenck et ses élèves, à Nantes par Jean Garapon et son équipe,<sup>[12]</sup> ont amené à envisager les Mémoires comme un genre littéraire à part entière. D'où l'attention portée à des pages dont le caractère autobiographique, en germe ou déjà affirmé, avait longtemps laissé indifférent, d'où l'intérêt pour l'écriture et la personnalité des mémorialistes – non seulement les grands prosateurs, Retz ou La Rochefoucauld, mais beaucoup d'autres : L'Estoile, Henri de Campion, La Porte, M<sup>lle</sup> de Montpensier, M<sup>me</sup> de Motteville,<sup>[13]</sup> ou Bassompierre.

J'ai dirigé la thèse de doctorat ès lettres de Mme Catherine Douvier,<sup>[14]</sup> soutenue à l'Université de Nancy 2 en décembre 2002 : il s'agissait de faire l'édition critique du *Journal* de Bassompierre ; cette édition est sur le point de paraître dans les publications de la Société de l'Histoire de France, laquelle a compris la nécessité de revenir sur le travail du marquis de Chantérac. Cette fois le texte, établi naturellement aussi d'après le manuscrit original, a subi le minimum de modernisations et sa graphie (extrêmement diversifiée) a été respectée ; il est accompagné d'un choix important de variantes. J'avais espéré pouvoir vous annoncer que l'ouvrage était paru, mais il faudra encore attendre

un peu. C'est en utilisant cette édition à l'état dactylographié, en m'aidant de son introduction et de son appareil critique,<sup>[15]</sup> que je voudrais traiter mon sujet : point d'utilisation de documents officiels ou de minutes de notaires donc, mais la rencontre avec un homme rempli de souvenirs, de soucis, de souffrance. Car, je l'ai écrit dès l'Avant-propos de ma propre thèse, alors que cela n'était pas du tout dans l'air du temps,<sup>[16]</sup> je l'ai répété dans l'introduction du volume de 2003 des *Travaux de Littérature* publiés par l'ADIREL en y promouvant le concept de «critique humaniste»<sup>[17]</sup> : la littérature m'intéresse surtout dans la mesure où elle «me dit l'homme».<sup>[18]</sup>



C'est exactement ce que la lecture du premier alinéa du *Journal* permet d'espérer : le mémorialiste s'y adresse à un inconnu,<sup>[19]</sup> dont Catherine Duvier juge qu'il s'agit du poète Malleville, son secrétaire et le compagnon de ses voyages dès 1623, qui lui resta fidèle et s'employa à servir sa cause pendant sa disgrâce : ce «papier journal de [sa] vie», Bassompierre ne le destinait pas à un usage public mais à rassembler, à l'aide de son «excellente mémoire» (p. 1) et des documents que son emprisonnement, assorti des «libertés de la Bastille», ne l'empêchait pas de réunir,<sup>[20]</sup> «le débris de [son] naufrage» (p. 1). Il attendait de cet exercice qu'il allégeât sa peine, avant de lui permettre de retrouver dans sa vieillesse «ce [qu'il aurait alors] perdu dans [son] souvenir» (*loc. cit.*). L'écriture est celle de l'authenticité ; elle n'exprime pas constamment la Vérité, mais elle livre en tout cas la vérité du prisonnier.

Passé cet *incipit*, le maréchal se lance dans une longue généalogie, non exempte d'erreurs, quelque peu fastidieuse mais dont on comprend qu'il y ait tenu : il n'allait pas de soi, pour un Lorrain arrivant à la cour du premier roi Bourbon, de s'y faire une place. Le jeune François aurait pu être regardé de haut, comme l'étaient non seulement les provinciaux, desquels les courtisans ne devaient guère distinguer les sujets du duc, mais aussi les Allemands, volontiers plaisantés sur leur balourdise.<sup>[21]</sup> Or il eut la chance de plaire très vite au Vert-Galant,<sup>[22]</sup> avec qui il partageait le goût des femmes et du jeu. Dès lors, lui qui pensait ne faire qu'un passage à Paris avant d'aller servir en Espagne, se sentit comme naturalisé :

[...] il [Henri IV] m'embrassa et m'assura que je n'eusse sceu trouver un meilleur maitre que luy, [...]. Ce fut un mardi 12<sup>me</sup> de mars [1599] que je me conte depuis se temps là François [...] <sup>[23]</sup>.

Cependant, peut-être parce que l'exotisme du nom l'amusait, Henri l'appela toujours «Betstein», ce qui le renvoyait à des origines dont il n'était dès lors pas superflu qu'il tirât fierté.

Or si sa mère, Louise de Radeval, nièce du maréchal de Brissac, était normande, l'ascendance allemande de son père, Christophle II de Bassompierre, était connue jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, avec Otton III de Ravensberg, né en 1246, puis Jeanne de Ravensberg, qui épousa Simon de Bettstein. Otton IV, dernier comte de Ravensberg,<sup>[24]</sup> possédait au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, outre ce comté, situé dans le pays de Trèves, la seigneurie de Ravenstein et la ville de Guenep (aux Pays-Bas), la baronnie d'Albe (près de Sarreguemines) et celle de Bassompierre, près de Sancy, à trois lieues de Briey. À la suite de décès ou d'absence de descendants des branches collatérales, Christophle hérita de la totalité des biens de la maison de Bettstein. Cette grande noblesse convenait au rang qu'allait occuper le nouveau venu dans l'entourage royal, et au bâton de maréchal de France qu'il allait acquérir ; dans le temps de sa disgrâce, elle l'aida probablement à surmonter son amertume.

D'ailleurs, en dehors même de ces circonstances particulières, dans les mentalités du premier XVII<sup>ème</sup> siècle, encore tout imprégnées de cette féodalité dont *Le Cid* sera l'un des derniers et des plus brillants échos, la lignée, le sang, comptait énormément. Bassompierre parle en homme de son temps en se montrant fier de ses ancêtres, et fier encore de relever en août 1640, alors qu'il désespère de retrouver la liberté, que l'empereur Ferdinand III a reconnu sa famille comme «dessendue de droite ligne masculine d'Ulriche, conte Ravensperg, cadet de la maison de Clèves», et les Bassompierre comme «princes de cette maison» (p. 609).

Allemand donc, par de très anciennes racines - c'est, avec le fait, évidemment, qu'il parlait la langue, ce qui explique l'heureuse idée de la reine mère de le nommer colonel général des Suisses en 1614 (p. 162), aussi bien que le succès de ses ambassades auprès des cantons -. Et Lorrain depuis plusieurs générations : son aïeul Geoffroy II de Bassompierre, étant au service de Charles le Téméraire, s'irrita en effet lorsque le Bourguignon, contre sa promesse, ne lui donna pas la ville d'empire d'Épinal, qu'il avait prise en 1473, lui préférant le seigneur de Neufchâtel (Neufchâteau).<sup>[25]</sup> Ledit Geoffroy se mit donc au service du duc René II, et défendit Nancy lors du siège où fut tué le Téméraire (1477).<sup>[26]</sup> Pour achever de le rendre Lorrain, sa seconde femme, Philippe de Wisse, nièce de Jean de Wisse de Gerbévillers, lui apporta «les terres de Rosières, Pulligny, Acraigne [...] et Chicourt» (p. 3), voisines de Nancy, ainsi que celle de Remoncourt, qui se trouve près de Vittel. Plus tard, son petit-fils François (le grand-père du nôtre), qui épousa en 1529 Marguerite de Dommartin (Dommartin est situé entre Neufchâteau et Mirecourt), reçut en héritage les terres d'Harrouel et d'Ormes (près de Nancy), Removille, Chastelet (près de Neufchâteau), Mandres et Ville sur Illon (près de Vittel), Baudricourt (près de Mirecourt) ainsi que le «bailliage de Voges» (p. 4).

Il faut ajouter que les alliances étaient flottantes, que l'on en changeait sans se déshonorer, elles-mêmes évoluant au gré des mariages : le grand-père François, «nourri page d'honneur» de Charles de Luxembourg, le futur Charles-Quint, lui resta toujours fidèle ; il fut son ambassadeur extraordinaire auprès de sa nièce Christine de Danemark, douairière de Lorraine, pour l'assister dans le gouvernement de celle-ci pendant la minorité de Charles III. Mais ensuite, déçu que Philippe II ne lui conservât pas sa charge de gentilhomme de la chambre, il se retira, non chez lui, ce qui ne lui était pas permis, mais chez son cousin Philippe II de Croy, qui avait épousé en secondes noces... Anne, tante de Charles III !<sup>[27]</sup>

Quand on avait le goût des armes, on servait le plus généreux, à moins que ce ne fût celui qui permettait de gagner le plus de gloire, voire qui promettait le plus d'aventure... C'est ainsi que le jeune Bassompierre partit en 1603 en Hongrie rejoindre les troupes impériales contre les Turcs, sous la pression de ses parents allemands qui «souffroient impatiemment [qu'il passât sa] vie dans l'oysiveté que la paix de France [...] causoit», alors que ses ancêtres avaient été «entièrement addonnés aux arme» (p. 47) ; la campagne finie, un mot du roi l'assurant qu'il lui était «bon mestre» le fit revenir.<sup>[28]</sup> Enfin, campagnes et voyages permettaient parfois de nouer de fortes amitiés, qui n'étaient pas toujours proportionnées au rang des intéressés, et qui entraînaient des fidélités susceptibles de compliquer encore le jeu : c'est en se rendant en Hongrie combattre les troupes de Soliman que le père du mémorialiste rencontra Henri I<sup>er</sup> de Lorraine.<sup>[29]</sup> Depuis, il lui garda constamment «son cœur et son servisse», tandis que Guise le chérit toute sa vie comme «l'amy du cœur».<sup>[30]</sup>

C'est une grande partie de la vie de notre personnage qu'il faudrait faire défiler, tant les souvenirs lorrains sont récurrents dans le *Journal*. Je distinguerai, à partir d'un seul critère, deux périodes : les années de liberté, et la prison.

Il n'est pas fréquent qu'un écrivain du Grand Siècle s'attarde à parler du jeune âge : l'époque était encore, malgré les discours tenus par Rabelais puis Montaigne, au désintéret à l'égard de l'enfant en lui-même<sup>[31]</sup> ; il était surtout considéré comme une promesse d'adulte. Or le mémorialiste ne commence pas son récit, ainsi que le fera La Rochefoucauld, avec son entrée «dans le monde» (à la cour), mais à sa naissance au château d'Harouel,<sup>[32]</sup> le 12 avril 1579, jour de Pâques fleuries (des Rameaux), et à son baptême le 21, où il fut tenu sur les fonts par Charles, duc de Mayenne, Jean, comte de Salm, et Diane de Dommartin.

Son premier souvenir remonte à octobre 1584, où il vit «m<sup>e</sup> le duc de Guise Henri qui estoit caché dans Harouel pour y traiter [...] les levées de la Ligue» (p. 18). C'est au château familial<sup>[33]</sup> qu'il apprit les rudiments, sous la férule

d'un prêtre normand. Le père, colonel des reîtres servant en France, apparaissait rarement, happé par la Ligue dans le sillage de Guise, revenant surtout pour se soigner quand il tombait malade. En 1587, «on nous mena à Nancy sur l'arrivée de la grande armée [française] des reîtres qui bruslerent le bourg de Harouel sur l'automne», ce dont Christophle de Bassompierre se plaignit à Louis d'Angennes, Grand Maréchal des Logis de France.<sup>[34]</sup> L'enfance de François se passe ainsi, sur fond de guerre, entre Haroué et le refuge nancéien, ponctuée par les passages du père, la naissance d'un frère, le retour du premier, échappé de Blois après l'assassinat du Balafré en 1588. Les précepteurs changent, les apprentissages aussi : danse, musique, luth.

En 1591 - il a déjà 13 ans -, en compagnie de son frère Jean, court passage à Fribourg-en-Brisgau, puis continuation des études chez les jésuites de Pont-à-Mousson dont le collège, ouvert en 1574, allait vite s'accompagner d'une université réputée<sup>[35]</sup> : il y resta plusieurs années, entrecoupées de vacances à Harouel.<sup>[36]</sup> La «scolarité» (pour employer un mot d'aujourd'hui) de Bassompierre a duré dix bonnes années, avec un prolongement au pas de course, marqué par une véritable fringale d'apprendre, à l'Université d'Ingolstadt, jusqu'à Pâques 1596 : pour un jeune noble, destiné à la cour et à l'armée, c'était assez rare !<sup>[37]</sup>

Mais déjà, l'adolescence amenait une vie de société, autour de la cour ducale et en Allemagne : combats « à la barrière » à Nancy en 1594 (p. 19) ; l'année suivante, noces du duc de Bavière et d'Élisabeth, fille de Charles III : Bassompierre fit partie de la petite troupe chargée d'accompagner les nouveaux mariés jusqu'en Bavière -

[...] passames par Lunéville, Blamont, Salbourg [Sarrebourg] et Saverne, où m' le cardinal de Lorraine, legat et evesque de Strasbourg, les festoya trois jours ; puis ils passerent à Haguenau ; de là à Vaissembourg [Wissembourg] où ils feurent logés chez le commandeur des Teutons<sup>[38]</sup> qui tient rang de prince [...]. (p. 20)

Le *Journal* abonde en semblables précisions, qui ont permis à Catherine Douvier d'établir les cartes des voyages de son auteur.<sup>[39]</sup> En 1595 encore, un mois de chasse près de Munich, à l'invitation du duc Guillaume V de Wittelsbach. Partout, le jeune seigneur fut princièrement traité, et le mémorialiste aime à s'en souvenir.

D'autres types d'informations émaillent le récit. Il s'agit d'abord des passages à Haroué ou à Nancy, souvent aux deux endroits à la fois, après avoir quitté la Lorraine. Nombre de ces séjours avaient un caractère privé : six semaines au château familial en novembre-décembre 1599, huit jours en avril 1600...<sup>[40]</sup> Au début de 1603, ayant accompagné Henri qui allait mettre de l'ordre à Metz, il passa par Nomeny<sup>[41]</sup> pour joindre la cité ducale, où il fut reçu

magnifiquement, etc.<sup>[42]</sup> Dans un autre registre, en mai 1605, il se rendit en convalescence aux bains de Plombières, de renommée européenne ; « la jeunesse de Lorraine » l'accompagna ; il y mena pendant trois mois la vie « qu'un jeune homme riche, desbauché et mauvais mesnager pouvoit desirer », courtoisa une dame de Remiremont, et repartit « guer[i] entièrement ».<sup>[43]</sup>

Liés aux visites privées, les événements familiaux, dont je donnerai deux exemples : en 1596, un peu après Pâques, son frère et lui se trouvaient à Nuremberg quand leur père mourut, mais ils n'en apprirent la nouvelle qu'à Ingolstadt, un mois plus tard : « [...] nous rev[is]mes à Harouel trouver nostre mere, puis à Nancy faire les funerailles de notre pere » (p. 22). La neutralité du ton correspond à la banalité de la mort. Le deuil ne retint pas longuement les jeunes gens, pressés de partir pour l'Italie afin de prolonger leurs études dans la grande tradition humaniste (1598-1599). Cependant le souvenir du père ne disparaît pas aussi vite du *Journal* : nos voyageurs visitaient notamment les grands ayant connu et apprécié Christophle, qui leur servait d'introducteur et de faire-valoir (voir p. 22-23). Le mémorialiste évoque avec plus d'émotion la mort de Jean, blessé au siège d'Ostende, qui ne survécut que cinq jours à une amputation et dont il vit rapporter le corps à Haroué.<sup>[44]</sup>

On distinguera des séjours privés les missions officielles au sujet desquelles le mémorialiste ne manque pas de souligner l'importance de son rôle, et son habileté de négociateur (de nombreux discours étant rapportés, souvent au style direct) : en juin 1606, Bassompierre vint à Nancy représenter Henri IV au remariage du duc de Bar, veuf de sa sœur Catherine de Bourbon, avec Marguerite de Gonzague, fille du duc de Mantoue et d'Éléonore, sœur de Marie de Médicis<sup>[45]</sup> ; il alla avec toute la cour accueillir la fiancée à Blâmont. Il devait en même temps prier la duchesse de Mantoue d'être la marraine du dauphin, et Charles III d'être le parrain de Madame Élisabeth, la future reine d'Espagne. Le mémorialiste aime à rappeler qu'il fut « traité logé et deffrayé fort magnifiquement ».

Il ne décrit pas la cérémonie, mais s'arrête sur ce qui lui permit d'y briller : « [...] on fit un caroussel assés beau [on sent une légère condescendance née de la comparaison entre les deux cours] auquel m<sup>r</sup> de Vaudemont menoit une bande et moy l'autre ». Quant aux prières du roi, elles furent reçues « avec le respect et l'honneur convenable » (p. 87). Des obsèques de Charles en juillet 1608, il indique simplement qu'il « fu[t] prié » d'y assister ; son voyage dura trois semaines, pendant lesquelles il manqua beaucoup aux dames de France (p. 92). Dans les souvenirs de cette période, on le sent surtout Français, l'envoyé d'un grand roi chez un petit prince, qui reconnaît d'ailleurs si bien son importance qu'il lui arrive de solliciter sa présence et son aide.<sup>[46]</sup>

Quand la mission est secrète, le négociateur n'en est que plus flatté, conscient de la confiance que lui fait le roi, sûr que ses origines font de lui l'homme idéal : en mai 1609, Henri l'envoie en Allemagne (les prétentions de l'empereur à la mort sans enfants du duc de Clèves, époux d'Antoinette de Lorraine, l'inquiètent) et à Nancy, «faignant y aller pour d'autres affaires», pour disposer le nouveau duc, Henri II, au mariage de sa fille aînée avec le dauphin (p. 102) - il passe d'abord par Haroué de manière à ne pas donner à sa visite un caractère officiel. Cette ambassade un peu particulière nous vaut un portrait de Henri II : «prince timide et irrésolu», qui pense aussitôt que le roi veut s'emparer de ses états et entre dans une grande «confusion» (p. 105) ; Bassompierre part quinze jours en Allemagne, pensant que ce temps permettra au duc de reprendre ses esprits ; or il le retrouve «sans resolution et sans response à [lui] faire» (p. 108) et doit se remettre à argumenter, avant d'obtenir enfin une lettre dont le roi sera «extraordinairement satisfait» et pour laquelle il lui fera «de très-grandes demonstrations de sa bienveillance» (p. 113) - mais ces projets n'aboutiront pas.

Des ambassades, Bassompierre allait en faire d'autres, plus longues, plus prestigieuses, toujours à titre extraordinaire : en Espagne en 1621, en Angleterre en 1626, auprès des cantons à deux reprises (1625-1626 et 1630). Rentrant de Suisse en 1626, il traversa les Vosges, passa à Remiremont, Épinal, Mirecourt, où son cadet Georges-Affrican, marquis de Removille, le reçut superbement le soir du 1<sup>er</sup> mars, avant de l'accompagner à Haroué puis à Nancy, en fête au lendemain de l'entrée du nouveau duc, Charles IV. Le mémorialiste se souvient des honneurs dont il fut l'objet : presque «toute la noblesse de Lorraine» qui vint au-devant de luy pour l'amener près de son appartement, «en la galerie des Sers» (Cerfs), où le duc l'attendait ; les audiences du lendemain (chez le duc, la duchesse Nicole, le duc François)<sup>[47]</sup> ; la réception chez la princesse de Phalsbourg,<sup>[48]</sup> «cheux quy toutes les dames estoient assemblées, que la plupart je connoissois, avec laquelle je demeuray jusques au soir» (p. 404). Et ainsi de suite jusqu'au 7 mars, où «toute la cour» vint lui dire adieu (p. 405).

Laissons les ambassades pour la guerre, son principal métier, par tradition familiale – il se sent doué, bon tacticien, à la différence de la plupart des chefs militaires français, et ne manque jamais de courage. Il participa à la campagne contre la révolte des Grands en 1614, qui s'acheva par la fragile paix de Sainte-Menehould, puis à celle qui suivit, en 1615-1616 ; 1617 le vit encore au feu ; il en alla de même en 1619-1620, après l'évasion de la reine mère.<sup>[49]</sup> Il fut aux guerres contre les huguenots dans le midi (1621-1624), à la campagne de Bretagne (1625), au siège de La Rochelle (1627-1628) ; il fit la campagne d'Italie et du Languedoc (1629). On ne sera pas surpris que la présence de la Lorraine, dans ces épisodes, soit réduite. Notons seulement, pendant la



campagne de 1620, lorsqu'il se trouvait en Champagne, la démarche qu'il fit auprès du duc, le roi l'ayant à tout hasard muni d'une lettre de créance, pour empêcher les levées que les amis de Marie de Médicis faisaient faire sur ses terres, lui remontrant qu'il ne pouvait abriter les Grands révoltés sans ruiner la paix avec son puissant voisin (p. 226-227). Dans le même esprit de fidélité à la couronne, il refusa d'accueillir à Vitry le cardinal de Guise (Louis de Lorraine), qui avait pris le parti de la reine mère, bien qu'il se fût agi d'«un homme à quy j'estois fort serviteur et de toute sa maison» (p. 228).

J'en viens à l'autre sujet qui occupa considérablement Bassompierre et contribua beaucoup à son renom : les femmes. Fraîchement arrivé à Paris, il fait sa cour à Madame, sœur du roi, qui se prépare à épouser le duc de Bar (je remonte donc dans le temps, avec le premier mariage de ce personnage) : «Elle eut dessein de me faire espouser M<sup>lle</sup> Catherine de Rohan<sup>[50]</sup> afin de l'arrester près d'elle en Lorraine où j'avois quelque bien, mais mon inclination n'estoit pas lors au mariage» (p. 29). En revanche, il avait de l'inclination à l'amour à revendre : retourné en Lorraine à l'automne de 1599 pour régler avec le duc une question le concernant, il y resta six semaines, «plustost pour l'amour que je portois à M<sup>lle</sup> de Bourbonne que pour ceste autre affaire » (p. 37). Yolande de Livron de Bourbonne, fille de sa cousine Gabrielle de Bassompierre, avait dix-huit ans. Elle ouvre, dans le *Journal*, une carrière amoureuse si chargée que le maréchal assure avoir brûlé, la veille de son arrestation, «six mille lettres d'amour» (p. 525). Yolande n'a probablement pas compris que, le retenant six semaines, elle prenait d'emblée place au premier rang des femmes de sa vie. Il la revit en 1604 à Épinal, nouvellement mariée, mais toujours sensible à son charme. C'est en évoquant ce souvenir que le mémorialiste écrit : «[...] sy feu ma mere n'y eut point eu de respugnance, j'eusse creu ne vivre pas malheureux marié avec elle» (p. 69). Des paroles qui ont leur prix, de la part d'un quinquagénaire, célibataire endurci...<sup>[51]</sup> La revue des aventures et liaisons, parfois simultanées, de Bassompierre, n'est pas de circonstance, bien que certaines méritent l'attention - à Marie-Charlotte de Balzac d'Entragues il fit un enfant dont il paya la pension,<sup>[52]</sup> mais il refusa de tenir sa promesse de mariage, ce qui ne l'empêcha point de gagner, grâce au soutien de Marie de Médicis, le procès que la famille lui intenta. Je m'arrêterai seulement aujourd'hui à une princesse... lorraine.

L'histoire d'Entragues ne plaisait ni au duc de Guise (Charles) qui en était amoureux, ni au roi qui, après avoir été l'amant d'Henriette, aurait volontiers tâté de sa sœur. Celui-ci autorisa le premier à défier le galant à «rompre trois lances à camp ouvert», en tournoi donc, jeu dangereux, qui avait d'ailleurs été interdit après la mort tragique de Henri II. Or la troisième lance faillit mettre fin à la carrière de Bassompierre - «tous mes boyaux sortirent de mon ventre

et tomberent au costé droit de mes chausses» - c'était le dernier jour de février 1605. Sa robuste constitution lui permit d'en réchapper, mais il lui fallut garder longtemps le lit, et il reçut force visites, «principalement des dames» (p. 77). Parmi elles, Mademoiselle de Guise, «quy croet estre obligée de m'assister puis que son frere m'avoit blessé, y estoit la plupart du temps» (p. 76). N'allons pas croire qu'elle prenait parti contre son frère : les affaires de cœur interféraient peu avec «les affaires» tout court ; dans le cas de personnages «généreux» (au sens cornélien du terme), elles n'altéraient pas le sentiment chevaleresque : Bassompierre n'était pas moins dévoué aux Guises que son père l'avait été, et il ne s'en cachait pas.<sup>[53]</sup> Reste que c'est ainsi que Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri, si cher à son père, et de Catherine de Clèves, comtesse d'Eu, fit son entrée (fausse pour cette fois) dans la vie de Bassompierre.

L'épisode suivant ne se laisse pas attendre: «Se fut [à Orléans, auprès de la reine, en novembre 1605, que] je vis la premiere fois madame la princesse de Conty après son mariage» (p. 80). L'Historiette de Tallemant la concernant s'attarde sur des galanteries dont il semblerait qu'elles avaient perdu la jeune personne de réputation, si bien «qu'il n'y avoit que le prince de Conty capable de l'espouser».<sup>[54]</sup> Le mariage se fit le 24 juillet 1605 ; François de Bourbon, prince de Conty, mourut en 1614.

C'est toujours avec beaucoup de respect que le mémorialiste parle de Mme de Conty, dont il était très proche depuis longtemps : en 1608, elle avait travaillé à son projet de mariage avec Charlotte, fille du connétable de Montmorency, auquel, pour une fois, il tenait ; il se souvient qu'en 1610, elle accoucha «d'une fille quy ne vescu que dix jours» ; elle le choisit comme chevalier pour le sacre de Marie de Médicis, le 13 mai 1610 ; en février 1613, il l'accompagna «a la comedie » (au théâtre, p. 149). Il se peut qu'elle ait attendu d'être veuve pour devenir sa maîtresse mais quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années, le caractère privilégié de leur relation était notoire.<sup>[57]</sup>

Il est nécessaire de reconstituer l'histoire à partir de bribes et d'indices discrets, dont pourtant le nombre attire l'attention. Pour le mercredi 8 mai 1630, on lit par exemple : «Je fus, le soir, cheux madame la princesse de Conty» (p. 51) ; en novembre 1630, Richelieu montrant de la froideur à notre personnage, le marquis de Châteauneuf lui explique qu'il a de quoi prendre «ombrage de moy quy estois tous les soirs cheux madame la princesse de Conty et tout le jour cheux la reine mere»<sup>[58]</sup> ; et le maréchal de répondre «qu'il y avoit près de trente ens qu'[il] hantoi[t] cheux madame la princesse de Conty» (p. 519). Sans lui être exactement fidèle,<sup>[59]</sup> il lui resta attaché jusqu'à ce qu'elle mourût. Les contemporains ont parfois imaginé un mariage secret, sans qu'aucun document ne permette de confirmer ce qui eût été pour Louise une mésalliance.

La durée de cette liaison, dont naquirent deux enfants : Louise (1615-1652), qui allait devenir religieuse, et François, dit de la Tour, qui périt à la guerre en Italie,<sup>[60]</sup> n'est pas le seul indice de son importance. Les lignes du *Journal* évoquant une dernière rencontre le dimanche 16 février 1631, neuf jours avant l'arrestation du maréchal, sont d'une émouvante sobriété : «Je fus [...] prendre congé de madame la princesse de Conty quy est la dernière fois que je l'ay veue» (p. 523). Il est hors de doute que, s'il n'avait pas été l'ami des Guises et l'intime de la princesse, Bassompierre n'aurait pas été soupçonné d'avoir partie liée avec les ennemis de Richelieu, même si sa forte personnalité et son manque de souplesse avaient souvent irrité le cardinal.<sup>[61]</sup> Ce lien de cause à effet n'a jamais échappé au prisonnier. Aucun mot de reproche pourtant sous sa plume, mais au contraire beaucoup d'«affliction» à sa mort, en avril 1631 :

Je seus [...] la mort de madame la princesse de Conty, dont j'eus l'affliction que meritoit l'honneur que depuis mon arrivée à la court j'avois receu de seste princesse [...]. J'honoreray sa mesmoire et la reggretteray le reste de mes jours. Elle fut tellement outrée de douleur de se voir separée de la reyne mere [...], sy affligée de voir sa maison persecutée et ses amis et serviteurs en disgrace qu'elle n'y voullut ny sceut pas survivre [...].<sup>[62]</sup>

Cette citation m'amène aux années de prison, pendant lesquelles la Lorraine continua à tenir sa place dans la vie de Bassompierre. D'abord, sa disgrâce ne fut pas sans conséquences pour sa famille : Anne-François, fils de Georges-Affrican, qui l'avait rejoint en France dès 1624 et pour qui il avait une «particuliere tendresse» (p. 562) qui avait servi avec lui au siège de La Rochelle, apprit, dès le mois de mars 1631, que Louis «trouvoit bon qu'il v[is]t prendre congé de lui», si bien qu'il se retira auprès de son père en Lorraine (p. 527) ; plus tard, le jeune homme passa au service de l'empereur Ferdinand II, qui le traita bien pour la considération de Bassompierre, ce qui mit un peu de baume au cœur du prisonnier.<sup>[63]</sup>

Pendant ces années marquées de déceptions successives (tout le monde, et Louis le premier, prétendait au début que cet embastillement serait court, mais les frasques de Monsieur n'arrangeaient pas les affaires du prisonnier, et les interventions de sa «nièce de Beuvron»<sup>[64]</sup> auprès de Richelieu restaient sans effet), le maréchal recevait aussi d'autres nouvelles de la Lorraine - du duché et surtout de son «petit pays» : rarement agréables, souvent douloureuses.

En matière d'événements privés, le *Journal* porte, au mois de mai 1635, la surprenante guérison, grâce à l'intervention d'un Père minime qu'il lui avait envoyé (il continuait dans la mesure du possible à veiller sur sa famille) de sa belle-sœur de Removille, alors que, veuve<sup>[65]</sup> et malade, elle était rentrée de Chaillot<sup>[66]</sup> en Lorraine pour «aller mourir entre les bras de ses pere et mere et en son peis natal» (p. 544). L'expression donne à comprendre la charge affective du «pays natal», à cette époque de la vie du mémorialiste. La dame

finit par mourir à Haroué, en février 1636, laissant deux enfants mineurs : «Sa mort m'a laissé depuis en une perpétuelle inquietude de cette pauvre famille, seul reste de nostre maison» (p. 560). Peu après, sa cousine, abbesse d'Épinal, meurt, puis en janvier 1636 sa nièce religieuse à Remiremont. Vers la fin du *Journal*, la liste des morts va encore s'allonger, parents lointains ou amis, en une espèce de litanie qui est comme l'extériorisation de l'irréparable tristesse d'un homme qui ne voit plus pour lui d'avenir.

Concernant la politique, fin 1631, alors que Gaston d'Orléans s'est réfugié en Lorraine, l'accumulation des troupes françaises près de sa frontière inquiète le duc, qui assure sa paix au moyen de quelques concessions de villes (Moyenvic, Marsal) par le traité de Vic, signé le 6 janvier 1632 (p. 528). Paix précaire, de même que le soutien de Gaston était douteux, ce que Charles avait dû minimiser en l'accueillant sur ses terres et en le laissant épouser en 1630, sans qu'il eût demandé l'autorisation du roi, sa sœur Marguerite :

Le roy s'en vint avec une puissante armée fondre dans la Lorraine, prit le duché de Bar, [...] sans résistance, vint se saisir de S<sup>t</sup> Miel, de Nomeni et du Pont à Mousson. M<sup>r</sup> de Lorraine joint avesques M<sup>r</sup> avoient bien une armée suffisante pour luy resister, mais comme Mr estoit appelé en Languedoc, il se separa de luy quy en mesme temps traita avec le roy et luy donna pour assurance trois places en despost pour trois ans quy furent Stenay, Jamais [Jametz, dans l'actuel département de la Meuse] et Clermont en Argonne [...]. (été 1632, p. 531)

C'était le début de plus d'un demi-siècle d'interventions de la France dans les affaires de Lorraine, que le mémorialiste rapporte quand le bruit lui en parvient,<sup>[67]</sup> puis d'occupations successives jusqu'en 1697, où le traité de Ryswick allait rendre le duché à Léopold I<sup>er</sup>,<sup>[68]</sup> marié à Élisabeth, fille de Monsieur (Philippe d'Orléans), frère de Louis XIV, et de la Palatine.

On ne sera pas étonné que, pour ces années-là, le public et le privé aient été fréquemment associés dans les informations arrivées de Lorraine : la plupart d'entre elles étaient liées à la Guerre de Trente ans, qui dévasta et dépeupla le duché. À l'automne 1635, la France s'étant engagée par le traité de Compiègne à soutenir les protestants allemands, une partie des troupes du roi (une autre investissant Saint-Mihiel) s'avance à Baccarat, menace Rambervillers, quartier général du duc de Lorraine. À cette occasion, non seulement le château d'Haroué sert aux Lorrains de lieu de garnison, mais ils brûlent le village de Crantenoy, à 5 km de là, prennent les chevaux et le bétail de quinze autres villages alentour, font payer les contributions aux habitants («mes sujets») et s'emparent des blés (p. 549). Quand ils quittent Haroué en octobre, ce sont les Français qui y prennent garnison, et ne font pas mieux.<sup>[69]</sup> Même scénario en mai 1636, que l'auteur du *Journal* explique par l'acharnement à lui nuire d'amis d'hier pendant sa disgrâce ; alerté, Richelieu se moque et s'étonne qu'il ose réclamer, alors qu'il garde «un grand train depuis six ans que l'on [l'] avoit

mis prisonnier et que l'on ne [le] pouvoit matter» (p.552). Quelques jours plus tard, c'est Bernard de Saxe-Weimar qui met son armée au repos à Vaudémont et Haroué, où «toutes les pilleries, cruautés et inhumanités [sont] exercées et ma terre entierement destruite, au chasteau près» (p. 553). Puis vient le tour de Removille et de cinq ou six cents paysans qui y ont trouvé refuge : assassinats, viols, enfants brûlés avec la maison (*loc. cit.*). En septembre, Louis XIII fait encore raser le château de Dommartin, appartenant au neveu de Bassompierre (p. 557). Il ne reste plus qu'à achever la ruine d'Haroué, ce qui, en septembre 1638, sera le fait conjoint du duc Charles et des troupes royales : le premier, oublieux de tout ce qu'il doit à la famille de Bassompierre, viendra s'y installer avec deux canons et six régiments qui pilleront et saccageront le peu qui reste, tandis que les Français trouveront là une bonne raison de prendre la maison pour cible (p. 586 et 588) ! Le mal sera fait quand, en 1639, le duc fera savoir à Louis qu'il souhaite un accommodement...



La présence de la Lorraine dans le *Journal de ma vie* permet de repérer maints éléments constitutifs de l'histoire du duché pendant le premier XVII<sup>ème</sup> siècle : ceux dont le mémorialiste fut le témoin ou auxquels il fut associé, puis ceux dont il entendit parler. Une fois prises les précautions scientifiques auxquels nous sommes aujourd'hui habitués, l'ouvrage a de quoi «servir à l'histoire».

Cette présence de la Lorraine a aussi un autre intérêt : la fréquence plus ou moins grande des passages qui lui sont consacrés, et plus encore leur tonalité, sont liés au parcours personnel de François de Bassompierre. La partie narrative de l'œuvre, près de 600 pages de l'édition Douvier, commence avec la naissance dans la maison familiale ; elle s'achève, autant dire, sur la ruine de cette même maison. Si le duché, dans la Guerre de Trente ans, souffrit d'autant plus qu'il était pris en tampon entre la France et les impériaux, Haroué pourrait être l'emblème extrême de cette situation. Parallèlement, si les débuts de Bassompierre en France furent brillants, quand il pose la plume, il ne met plus son espoir qu'en Dieu. Certes, la totalité des Mémoires a été rédigée à la Bastille, mais l'évocation des jours heureux n'y ressemble pas à celle de la disgrâce, encore moins aux notations au fil des jours des dernières années. Quand il est question des succès à la cour de France ou à la guerre, le souvenir de la Lorraine semble reculer, sauf quand des événements familiaux ou des missions politiques la font revenir sur le devant de la scène. Le plaisir (disons de compensation) du mémorialiste est alors de rapporter les honneurs à lui rendus, ses réussites personnelles ; l'amour-propre s'y fait plus entendre que la nostalgie du pays natal. Il en va autrement quand les mauvais souvenirs ou les nouvelles affligeantes augmentent ses peines. Le sentiment familial, le souci de ses biens, de

ses «sujets», l'amour de sa maison natale, vont alors croissant au fil des années et des désastres de la Guerre : devenu diariste, le prisonnier finit par ne plus s'arrêter qu'aux morts des siens qui se succèdent, aux soucis que lui donnent ses neveux, dont l'un se comporte très mal,<sup>[70]</sup> aux calamités qui s'abattent sur Haroué. La voix de l'homme est parvenue jusqu'à nous.



## Discussion

Le Président François Le Tacon remercie Madame Bertaud pour sa brillante communication et lui demande quelles sont les raisons qui ont motivé l'emprisonnement de Bassompierre. Madame Bertaud répond qu'il était très hostile à Richelieu mais qu'il n'a jamais comploté. Sa fidélité à Louis XIII l'a amené à prendre de la distance vis-à-vis de Marie de Médicis après la Journée des dupes.

Monsieur Châtellier est heureux d'être éclairé sur l'identité du Bassompierre dont il avait relevé le nom sur les registres de l'Université d'Ingolstadt et fait remarquer que ses malheurs s'expliquent par le fait qu'il a vécu une période où l'Europe des Princes qui lui était familière cédait la place au pouvoir absolu que Louis XIII instaurait en France.

Monsieur Cordier demande si l'on sait où est la sépulture de Bassompierre et la réponse est non.

Monsieur Robaux rappelle que certains auteurs le font naître à Nancy, place de la Carrière, mais Madame Bertaud répond que ce fait est contredit par les *Mémoires*.

Monsieur Perrin demande s'il y a des descendants de Bassompierre. La réponse est qu'il n'y en a pas en ligne directe.

Monsieur Curien demande si l'on a une explication du fait qu'il soit mort à Provins. Madame Bertaud indique que son décès est survenu dans une auberge.

Madame Mathieu s'étonne que van Dyck ait fait le portrait de Bassompierre. Monsieur Claude rappelle qu'il était d'usage à l'époque de peindre des portraits de fonction, avec des attributs relatifs à la charge, sans que le peintre ait rencontré son modèle.

Monsieur Guidot demande si les écrits de Bassompierre ont des qualités littéraires. Madame Bertaud répond que c'est un excellent conteur, comme en témoignent divers récits dont une anecdote concernant une rencontre avec une lingère. A ce propos, Monsieur Flon rappelle qu'en ce qui concerne la véracité de cet événement, on n'a pas trouvé de réponse.



## Notes

- [1] Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition en deux volumes d'Antoine Adam, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1960-1961. T. I, p. 594.
- [2] Il ne sera libéré qu'après la mort du cardinal, le 18 janvier 1643.
- [3] *Ibid.*, p. 597.
- [4] 12 octobre 1646, à Provins, d'une attaque d'apoplexie.
- [5] On en trouvera une signée Paul-M. Bondon : *Le Maréchal de Bassompierre (1579-1646)*, Albin Michel, 1923. *Le Bassompierre : 1579-1646 : maréchal gentil-homme, rival de Richelieu* de Jean Castarède, Perrin, 2002, n'est pas un ouvrage scientifique. Même la date de naissance du personnage y est erronée.
- [6] BnF, Fr. 17478-17479 : deux vol. in-folio, de 424 feuillets ro-vo (jusqu'au 28 juillet 1622) et de 315 (jusqu'à octobre 1640). Peu de corrections : Bassompierre y a vraisemblablement recopié un brouillon, non conservé.
- [7] *Mémoires du mareschal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie et de ce qui s'est fait de plus remarquable à la cour de France pendant quelques années*, Cologne, Pierre du Marteau, 1665, 2 vol. in-12.
- [8] *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie, et de ce qui s'est fait de plus remarquable à la cour de France pendant quelques années*, édition nouvelle, expurgée par M. l'abbé V. Postel, Paris, A. le Clère, «Bibliothèque de la famille», 1856, 2 vol.
- [9] Michaud et Poujoulat, *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, 1836-1839, 32 vol. Pour Bassompierre : série II, t. 6, 1837, p. 1-368.
- [10] *Journal de ma vie. Mémoires du maréchal de Bassompierre*. Première édition conforme au manuscrit original, publiée pour la Société de l'Histoire de France par le Marquis de Chantérac, Paris, Renouart, 1870-1877, 4 vol.
- [11] On consultera parmi ses publications Noémi Hepp (dir.), *La cour au miroir des mémorialistes, 1530-1682*, Paris, Klincksieck, 1991 ; Madeleine Bertaud et François-Xavier Cuhe (dir.), *Le Genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, «Actes et colloques», 1995.
- [12] Dernières publications parues : Jean Garapon (dir.), *La lettre et le récit de guerre dans les Mémoires d'Ancien Régime*, Presses de l'Université de Tours, 2004. Id., *L'Expression de l'inoubliable dans les Mémoires d'Ancien Régime*, actes du colloque de l'Université de Nantes, 2-3 juin 2005, Éd. Cécile Defaux, 2005.
- [13] J'ai notamment écrit sur les *Mémoires* de La Porte, de M<sup>lle</sup> de Montpensier, et dirigé la thèse de Mélanie Aron : *Les Mémoires de M<sup>me</sup> de Motteville, du dévouement à la dévotion*, publiée à Nancy, PUN, 2003.

- [14] Elle avait présenté son travail devant l'Académie de Stanislas alors qu'il était en cours, en 2000 ou 2001.
- [15] Trois volumes, le premier (l'introduction) paginé en chiffres romains, les deuxième et troisième (le texte) en arabe et en continu. On trouve notamment, t. I, l'explication des dates retenues pour la rédaction du *Journal*, l'enquête sur son destinataire, le détail de ses manuscrits et éditions. Les indications de page(s) qui accompagneront les citations empruntées à cette édition seront fournies au fil du développement.
- [16] M. Bertaud, *La Jalousie dans la littérature au temps de Louis XIII, Analyse littéraire et histoire des mentalités*, Genève, Droz, 1981, «Publications romanes et françaises», p. IX.
- [17] *Travaux de Littérature*, XVI (2003), M. Bertaud (dir.), *Les Grandes Peurs*, 1. *Diable, fléaux*, etc., «Un sujet idéal pour réunir étude littéraire et histoire des mentalités», p. 7-12 et p. 23.
- [18] Je ne suis pas la seule, heureusement, à penser ainsi : on consultera le texte de la leçon inaugurale faite au Collège de France par Thomas Pavel : *Comment écouter la littérature ?*, Fayard, 2006.
- [19] Il ne reparait ensuite qu'une fois (p. 17).
- [20] « [...] les journaux de ma maison », p. 17.
- [21] Voir par ex. La Fontaine, *Les Amours de Psyché*, éd. de Michel Jeanneret, «Le Livre de poche», 1991, p. 67. Ceci explique une remarque relative à août 1604, lorsqu'il revient à la cour après son passage dans les troupes de l'empereur : le roi lui donne «mille embrassades» puis le conduit chez la reine, «et fus bien receu des dames quy ne me trouvèrent point mal fait pour un Allemand [...]» (p. 73).
- [22] ... qui, prévenu de sa présence dans un ballet dansé devant lui, et ne le connaissant pas, «demanda où estoit Bassompierre» (p. 30). Ce genre de notation, qui n'est pas rare dans le *Journal*, donne à penser que la modestie n'était pas le fort du personnage. Mais il faut tenir compte aussi du fait que le mémorialiste écrit à la Bastille, et qu'il ne peut manquer de mettre en parallèle les traitements reçus de Henri (et avec lui de Marie de Médicis, et encore de l'empereur Rodolphe II, lorsqu'il l'accueillit à Prague en 1604, voir p. 64) et de Louis.
- [23] P. 33. Bassompierre se sentait si français qu'il ne cessa de ridiculiser la manière dont Concini écorchait notre langue, voir par ex. p. 155-156.
- [24] Le mémorialiste écrit *Rawensbourg ou Rawenspourg*, exemple parmi beaucoup de flottements graphiques dont il n'avait pas plus cure que M<sup>lle</sup> de Montpensier lorsqu'elle parlait de sa maison de *Cinfarjo*.



- [25] P. 2. Henri de Neufchâtel, de Châtel-sur-Moselle et de Chaligny, servait la Bourgogne contre les Lorrains.
- [26] Voir H. Jeune, *Histoire de la guerre de Lorraine et du siège de Nancy par Charles le Téméraire 1473-1477*, Metz, Troublat, 1873. Et Charles Pfister, *Histoire de Nancy en deux volumes*, Paris, Éditions du Port-Royal, 1974, t. I, p. 491-492.
- [27] Les filles étaient plus stables, du moins quand elles ne sortaient pas du rang : l'aînée des tantes de Bassompierre, Yolande, «a passé sa vie saintement dans son abeie d'Espinal et est morte, âgée de quatre vin[gt]s et neuf ans» (p. 7). Mais sa sœur Marguerite, coadjutrice de l'abbaye de Remiremont, se maria contre la volonté des siens au seigneur de Vaubécourt, que ses frères assassinèrent quelques jours plus tard. Elle se retira alors à Épinal près de sa sœur l'abbesse, avant de s'aller marier en Bourgogne et d'avoir deux enfants, dont une fille qui devint à son tour abbesse d'Épinal.
- [28] P. 72. Autre exemple, son frère Jean, qui l'avait accompagné à Paris, se battit en Hongrie comme lui, reprit du service en France contre la Savoie, puis se brouilla avec le roi et s'engagea auprès des Espagnols (p. 14 et p. 72).
- [29] La branche des Guises, si étroitement mêlée à l'histoire du XVI<sup>ème</sup> siècle français, était issue d'un fils cadet du duc René II, Claude, premier duc de Guise. Ayant passé une partie de son enfance à la cour de France, il devint français en 1506 par lettres de Louis XII. Il se battit à Marignan aux côtés de François Ier.
- [30] P. 8-9. Ceci est confirmé par Agrippa d'Aubigné dans l'*Histoire universelle*, voir C. Douvier, p. 9, n. 1.
- [31] Pour une vue globale du sujet, consulter Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.
- [32] Aujourd'hui Haroué, entre Vézelize et Bayon. L'actuel château, qui date du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut construit par Germain Boffrand pour Marc de Beauvau-Craon, premier prince de Beauvau, ami d'enfance du duc Léopold de Lorraine. Il appartient toujours à cette famille.
- [33] Il ne le quitta que pendant les cinq mois d'un des voyages que fit sa mère pour ses affaires de Normandie, passés près de sa tante, abbesse à Épinal. Voir p. 18, et encore p. 69, pour l'année 1604.
- [34] P. 18, et note VII.
- [35] En 1604, l'établissement comptait, collégiens et étudiants, 1800 inscrits. C'est le 3 août 1768 qu'un édit de Louis XV ordonna le transfert de l'université à Nancy.
- [36] Dernière mention de Pont-à-Mousson : la période allant de la Toussaint 1594 au Carême prenant de 95.

- [37] Adulte, Bassompierre, qui connaissait le latin et parlait, outre le français et l'allemand, l'italien et l'espagnol (voir p. 65), resta un grand lecteur ; il semblerait que sa bibliothèque ait contenu quelque quatre mille ouvrages. Voir C. Douvier, p. LXIX-LXXI.
- [38] Heinrich von Bodenhausen, commandeur de l'Ordre Teutonique à Wissembourg de 1585 à sa mort, cette année 1595 justement. Voir R. Fendler, *Die Kammerkommende des deutschen Ordens in Weissembourg im Elsass*, Marburg, N. G. Elwert Verlag, 1995, p. 91-103 et 250.
- [39] ...et qui permettraient quasi au lecteur de comptabiliser les festins qui lui furent offerts, ou qu'il offrit, ainsi que les beuveries qui le laissèrent plusieurs fois en piteux état, malgré un solide entraînement (voir par ex. p. 68, en avril 1604, à Saverne).
- [40] Trois mois à partir du Carnaval de 1601 pour voir sa mère malade. Il s'arrêta à nouveau auprès de celle-ci en octobre 1601, et ne rejoignit la cour que pour Carême prenant (p. 44).
- [41] 1.100 habitants aujourd'hui, mais quelque 4.500 alors (pour 11.000 à Nancy).
- [42] P. 47. La même année 1603, en août, il resta cinq jours à Nancy avant d'aller, par Sarrebourg, Saverne et Strasbourg, rejoindre les troupes impériales en Hongrie ; il s'arrêta encore chez lui au retour, en avril 1604, apprit à Nancy le décès de la duchesse de Bar, poussa jusqu'à Épinal, Mirecourt et Ville sur Yllon. En octobre 1612, il prit congé de la cour pour aller en Lorraine, mais resta un mois à Paris à cacher ses amours, puis partit, juste à temps pour recevoir à Nancy une lettre de la régente qui lui annonçait la mort du comte de Soissons et réclamait son retour (p. 138).
- [43] P. 79. Bassompierre disposait d'une grande fortune. Quand elle diminua, il continua à mener grand train grâce aux sommes considérables qu'il gagnait au jeu. Emprisonné, malgré l'arrêt du versement de sa solde de maréchal de France, il n'y a que la ruine de ses terres, pendant la Guerre de Trente ans (voir *infra*), qui le mit vraiment dans l'embaras.
- [44] [Ce] me fut un sensible déplaisir et une signalée perte, car s'estoit un homme de grand cœur et de bon jugement et quy, avec aparence, estoit pour faire une grande fortune. (p. 69, juin 1604). Voir encore p. 166 : en mars 1615, il reçut pendant qu'il dansait dans un ballet de la cour la nouvelle que sa mère se mourait. La reine ne voulut pas le laisser partir sur-le-champ ; il prit le chemin le lendemain de Nancy, où elle se trouvait, et «la joye de [le] voir remit [la malade] en quelque santé» ; il resta près d'elle quinze jours, puis alla voir ses amis en Allemagne (Tallemand donne une version malveillante des circonstances du départ de Bassompierre, *op. cit.*, t. I, p. 601). La mort de Mme de Bassompierre deux mois et demi après le départ de son fils, signalée d'un mot, permit à celui-ci de régler de nombreuses dettes (p. 168).

- [45] P. 133. Le duc de Bar, Henri, allait devenir duc de Lorraine en 1608 à la mort de son père Charles III. Voir son portrait supra p. 172. C'est de sa femme qu'il est question p. 133, pour le mois de juillet 1611 : «Madame la duchesse de Lorraine, niece de la reine, la vint trouver à Fontainebleau [où Marie] la reçut en grand apparat».
- [46] Début 1607, Bassompierre serait volontiers allé aux États (généraux) de Lorraine pour assister Charles III, malmené par sa noblesse, mais Henri le retint d'autorité (p. 89-90) ; du moins se rendit-il avec le duc aux États du Barrois, où tout se passa bien pour Charles.
- [47] François de Lorraine, comte de Vaudémont, gardait le titre de duc de Lorraine pour l'avoir été quelques jours avant de céder le trône à son fils Charles IV.
- [48] Henriette de Lorraine, fille de François, comte de Vaudémont, et de Christine de Salm. Elle a épousé en 1621 le prince de Phalsbourg (Louis de Guise, fils naturel de Louis de Lorraine, cardinal de Guise). Elle va jouer un rôle important dans les amours et intrigues auprès de Gaston d'Orléans, lorsqu'il va sortir du royaume, se réfugier à Nancy et s'y remarier avec Marguerite de Lorraine, sœur du duc.
- [49] La fidélité au roi l'a toujours emporté sur son attachement personnel à Marie de Médicis ; il fut d'emblée très explicite avec elle sur cette grave question, qui divisa la noblesse française.
- [50] Fille de René II, vicomte de Rohan, et de Catherine de Parthenay ; de la religion réformée, comme Madame, alors que le futur mari était catholique.
- [51] En 1621, Bassompierre exprima de véritables condoléances à un «galant de la court» d'Espagne obligé d'exécuter une promesse de mariage, c'est-à-dire de «quitter une sy douce vie [...] pour en prendre une retirée, pleine de peine et de soussis» (p. 266).
- [52] Voir p. 126 : « Antragues accoucha le 17<sup>me</sup> d'aust [1610] ». C'est la seule allusion à cet enfant, prénommé Louis, qui devint évêque de Saintes, fut des amis de Mme de Sévigné et mourut en 1676. Voir P. Bondois, op. cit., p. 111. Et Mme de Sévigné, *Correspondance*, édition de Roger Duchêne, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t. II, 1974, p. 332-333.
- [53] Voir, pendant les brouilleries qui marquèrent la régence, p. 131 et *sq.*, notamment p. 131 : «Mr le Conte [Soissons] fut mortellement offensé contre ceux qui avoient assisté mr de Guyse en sa querelle, mais particulièrement contre moy qui faisois profession auparavant d'estre son serviteur». On remarquera aussi les efforts qu'il fit pour concilier à Marie de Médicis, ou au besoin réconcilier avec elle, la famille des Guises - ainsi, après que le chevalier de Guise, François-Alexandre, le jeune frère de M<sup>me</sup> de Conty, né posthume en 1589, eut si fort courroucé la régente en tuant, rue Saint-Honoré, le baron de Luz le 5 janvier 1613 (p. 139).

- Voir encore le dernier alinéa du *Journal*, p. 610 : «En ce mois d'octobre [1640], est mort un des plus braves et des meilleurs princes que j'aye jamais connu[s] et qui me faisoit l'honneur de m'aimer chèrement [Charles de Lorraine, duc de Guise]. Aussy ai-je recenty sa perte aussy vivement dans mon cœur que de chose quy me soit arrivée de longtemps». Et d'ajouter quelques lignes très émues sur les malheurs du duc, son exil, et la mort de son fils le prince de Joinville, «le plus accompli prince de son temps» (p. 610).
- [54] Éd. citée, t. I, p. 36. Conti était sourd-muet, et veuf. Une note de L'Estoile, datant de 1596, rapportée par Adam (p. 706-707), indique qu'à 19 ans, le dévergondage de la princesse était déjà notoire.
- [55] Il y renonça par complaisance pour le roi, qui était très épris d'elle, et qui la maria à Henri II de Bourbon, prince de Condé (p. 96 ; on connaît la suite...).
- [56] Accident banal (voir p. 115 : Henriette, sœur de Bassompierre, marquise de Saint-Luc, mourut après avoir accouché d'un enfant mort). Mais Conty passait pour être impuissant (Talleyant, *op. cit.*, t. I, p. 706, n. 40).
- [57] Dès 1609, la reine charge M<sup>me</sup> de Conty de l'avertir que le roi veut faire fouiller le valet qui transporte ses lettres ; en 1613, elle lui demande les raisons de la tristesse affichée par Bassompierre (p. 159). Voir aussi, en 1621, les propos du prince de Condé (p. 252).
- [58] Les deux dames étaient très liées et détestaient autant l'une que l'autre le cardinal : l'on est sceptique lorsque le mémorialiste assure, p. 520, que la première ignorait tout de ce qui s'était passé lors de la Journée des dupes...
- [59] Voir par ex. p. 273, pour l'été 1621 : « Il y avoit peu de galans à Paris, j'y estois en grand estime et amoureux en divers lieux. »
- [60] Voir l'édition de C. Douvier, t. I, p. V. Bassompierre parle de lui à deux reprises : p. 601 : «Une personne quy m'est fort proche, nommée La Tour, joua et despendit prodigalement force argent, dont je fus averty ce mois-là, ce qui me fascha fort» (juillet 1639). Et, plus brièvement, p. 608. Voir par ailleurs Talleyant, *op. cit.*, p. 599 (notamment l'indication : «il logeoit chez le Mareschal»), et les précisions d'Adam, p. 1209.
- [61] D'après la Gazette, il fut disgracié, non «pour ce qu'il avoit fait, mais pour ce qu'il auroit pu faire» (cité par C. Douvier, p. 526, n. IV).
- [62] P. 527. Cette explication est-elle plausible ? Mathieu de Morgues, dans les *Diverses pièces pour la défense de la reine mère du roi très chrétien Louis XIII* (1637), fait allusion à un empoisonnement.
- [63] Février 1637, p. 561. Le *Journal* mentionne aussi, à plusieurs reprises, les soucis que lui donnèrent les maladies et blessures de ce neveu qui, sa maison étant ruinée comme on va le voir, resta le seul qui pût «la remettre en son enciene splendeur» (p. 562), sa capture lors du siège de Brisach par Bernard de Saxe-Weimar et son emprisonnement à Colmar.

- [64] Renée d'Épinay, fille de sa sœur de Saint-Luc (voir *supra*, note 49). Voir, entre autres, p. 546 (juillet 1635) et 549-550 (octobre de la même année), p. 555 (août 1636), p. 570 (janvier 1638).
- [65] Son mari, Georges-Affrican, qui avait combattu en Allemagne aux côtés du duc Charles IV et du duc de Bavière - les catholiques - pendant la Guerre de Trente ans, était mort à son retour en 1632. Le mémorialiste, qui l'indique dans la généalogie qui ouvre le *Journal*, ne précise pas si ce fut de blessures reçues au combat, et n'en fait pas état pour l'année 1632, ce qui tend à faire penser que la nouvelle ne lui en parvint pas à cette date.
- [66] Quand Bassompierre fut arrêté, il était en train d'y faire construire une belle maison (que Richelieu eut parfois le front de lui emprunter...).
- [67] Voir p. 533-534 : Nancy est occupée en septembre 1633, d'où la princesse Marguerite, déguisée, s'échappe pour Bruxelles ; p. 535-536 : en 1634, le roi refuse que Nicolas, cardinal de Lorraine, à qui son frère Charles a cédé ses états, occupe le trône ducal ; l'intéressé s'enfuit à Besançon, tandis que la princesse de Phalsbourg rejoint sa sœur Marguerite en Flandre. Voir encore p. 537 (juillet 1634) : la femme du duc Charles (c'est encore Nicole de Lorraine, dont il va peu après se séparer) est amenée sous bonne garde en France, et reçue avec honneur à Fontainebleau ; p. 579, le roi veut décider à la place du pape de l'attribution des évêchés et bénéfices en Lorraine. Et, concernant la famille du mémorialiste, en décembre 1637, l'envoi de soixante mousquetaires à Haroué pour arrêter un neveu, Charles, le jeune frère d'Anne-François, qui veut le rejoindre au service de l'empereur, et est emprisonné dans la citadelle de Nancy (p. 568) ; Bassompierre a la chance de pouvoir prouver qu'il n'est pas mêlé à l'affaire et travaille à sa libération, obtenue en juillet 1638 (elle vaut à son oncle d'autres soucis, car au lieu de le rejoindre à Paris, l'idée d'habiter la Bastille lui agréant peu, il file retrouver le duc de Lorraine en Bourgogne...). Mais il y aura plus grave : Charles deviendra, comme le dit C. Douvier, «une véritable fripouille» (p. 591, n. IX) : il sera, volontairement, du nombre de ceux qui saccageront avec ses hommes Haroué et l'abbaye voisine de Bechamp (aujourd'hui Belcamp) ; voir encore p. 606 (avril 1640).
- [68] Duc en droit depuis 1690.
- [69] À nouveau, les blés - «mon principal revenu» - sont enlevés par les «commissaires des vivres du roy», qui non seulement ne les paient pas, mais refusent de laisser un document certifiant de la prise (p. 551).
- [70] Voir *supra*, n. 64.